FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 29 JUIN 1861.

AURELIE.

XIII.

Paul Belmont n'ignorait pas que le trône mâle *Asmodée* devait partir cette nuit là même de Carenville, mais il ne savait pas au juste à quelle heure, car le moment possible du départ dépendait de la marée, et le peu de personnes qu'il se hasarde à interroger sur ce point ne pouvait lui donner de renseignements précis. Il jugeait donc de se tenir en avance sur toutes les recommandations qui lui avaient été faites.

Dès la tombée de la nuit, revêtu d'une livrée de cocher, il se tint sur la route de Coutances à Carenville, à l'endroit où son frère devait lui amener une voiture de voyage.

Au bout d'une grande heure, Raphael parut, conduisant une berline attelée d'un excellent cheval.

Les deux frères ne prirent que le temps de s'embrasser et de se dire adieu, car Paul était scrupuleusement par la crainte de ne pas se trouver à la Tête-à-la-Hôtellerie du *Soleil Levant* pour y recevoir sa fugitive. Il grimpa lestement sur le siège, se mit en route et disparut bientôt aux regards de Raphael, qui s'en revint tristement à Coutances pour regagner de là son domicile.

Comme on était à la fin d'octobre et que la pluie n'était pas encore levée, la nuit était obscure.

Parvenu à moitié du chemin qu'il avait à faire, Paul entendit des voix en avant de lui.

Était ce déjà ceux qu'il attendait?

Impossible. Il n'était pas encore huit heures, et d'après ce de la marquise ne devait avoir lieu qu'à la tombée de la nuit, au moment de la fermeture de la prison.

Ces voix l'intéressent, mais il ne pouvait arrêter sur elles, sans risquer de se faire des soupçons.

Il entrevit bientôt dans l'ombre la silhouette de deux personnes qu'il avait entendues se parler, et reconnut des gendarmes.

Cette rencontre lui fut pas agréable, bien qu'en réalité elle n'offrit aucun danger.

Il ne bonne contenance en passant devant eux.

Les gendarmes le mesurèrent de la voix :

—Bonsoir, l'ami! dirent ils.

Il répondit à ce salut et pourvuit sa route.

Il ne demi heure après, il arriva dans la vaste cour de l'auberge qui lui avait été indiquée pour rendez-vous. C'était une maison isolée d'assez pauvre apparence.

Un vieille femme vint lui ouvrir.

—Vous venez sans doute, lui dit-elle à voix basse, pour la dame que nous attendons?

—Oui, je suis son cocher, répondit Paul.

Paul entra dans la salle commune, tandis que la vieille s'occupait du picotin d'avoine à son cheval.

Il y vit plusieurs buveurs de cidre qui causaient autour de la table.

La vieille s'empressa d'attiser le feu et d'offrir une chaise au nouvel arrivant.

—N'avez vous pas rencontré des gendarmes sur la route, monsieur le cocher? demanda à Paul l'un des buveurs.

—Oui, répondit le jeune homme que cette question fit tressaillir.

Ils cherchent le gars à Jean Blaise, dit à ses compagnons celui qui venait d'interroger le faux cocher.

—Un mauvais garnement, qui a volé, reprit un autre buveur. Ce ne sera pas facheux qu'on lui mette la main dessus.

—Il paraît qu'il a coupé ce n'est point facile, ajouta un troisième buveur, car voilà deux jours que la route est pleine de gendarmes, et rien ont rien pu prendre jusqu'ici.

Paul sentit la fièvre en les écoutant. Il s'aperçut avec effroi que l'horloge de l'auberge marque déjà huit heures.

Pourquoi la fugitive n'était elle pas encore ici? Aurait-elle été reconnue au moment de son évasion? ou bien encore quelques-uns de ces gendarmes, dont il paraissait que la route était infestée, l'avaient ils arrêtée et reconduite en prison?

La anxiété qu'éprouvait Paul devenait intolérable. Il lui fut impossible de rester plus longtemps dans l'auberge. Il sortit pour écouter sur la grande route.

Enfin un roulement sourd se fit entendre à quelque distance. Sa poitrine se dilata.... Une voiture approchait, il n'en pouvait douter.

En effet, quelques minutes après, une voiture qui venait du côté de Coutances par une route de traverse, s'arrêta en face de l'auberge. Paul vit le cocher descendre de son siège et parler à une personne qui se trouvait à l'intérieur.

C'est lui, dit le cocher avec cet accent normand que nous avons déjà entendu.

Puis il ouvrit la portière.

Paul s'avança alors le cœur palpitant.

Une femme descendit de la voiture enveloppée dans un grand manteau, dont le capuchon rabattu sur son visage l'eut cachée aux yeux, même en plein jour.

Paul la fit entrer vivement dans sa berline qu'il avait fait avancer sur la route.

Vous voyez, mon cher ami, que tout s'est bien passé jusqu'à présent, lui dit le cocher de la voiture, qui n'était autre que Vilmarque. Espérons que tout continuera de même. Mais partons, il n'y a pas de temps à perdre.

Et sans attendre la réponse de Paul, il remonta sur son siège et reprit au grand trot le chemin de Coutances.

Aucune parole ne fut échangée entre Paul et la fugitive. Seulement, il sentit le sein bras une douce pression, qu'il accepta comme remerciement.

Il remonta en toute hâte, lui aussi sur le siège de sa voiture, et prit rapidement la direction de Carenville.

Il était huit heures et demie, et ils avaient quatre lieues à parcourir.

A peine avaient ils fait une lieue, que Paul vit le nouveau de grandes ombres se dessiner dans l'obscurité et lui barrer le chemin.

Halte-là! on vous une forte voix, attendez un peu, si vous plaît.

Oui! mes pressentiments!..... pensa Paul dont le front se couvrit d'une sueur froide.

Mais pourquoi que toute résistance serait dangereuse, et que son cocher, qui était trahi par ses, il fit un effort sur lui même et arrêta ses chevaux.

Que me voulez vous? demanda-t il d'un ton indifférent.

Un des gendarmes à cheval qui lui avait adressé cette injonction s'approcha de lui, et, à la faveur d'une mutterie sourde qu'il tira de dessous son manteau, il examina Paul de la tête aux pieds.

Ce n'est pas ça, dit il, mais dites moi l'ami, vous n'auriez pas aperçu en route un gredin dont voici le signalement?

Le gendarme donna un signalement exact de la fugitive.

Ma foi! je crois que oui, j'ai vu tout à l'heure un individu de cette tournure se diriger par le sentier, là bas, répondit Paul en indiquant une direction opposée à celle qu'il devait suivre.

Mais peut être y avait il dans le ton de cette réponse quelque chose d'embarrassé, car le gendarme parut concevoir des soupçons.

Vous avez la une jolie voiture, dit il d'un air goguenard.

C'est vrai, ballotta Paul.

Il y a personne dedans!

Si fait, ma maîtresse.

Elle dort diablement, votre maîtresse! Avons, l'ami, ouvrez moi la portière.

Paul essaya de faire bonne contenance.

Qu'est pas de la galanterie française, brigadier. Quoi! reveiller une dame!

Au nom de la loi, ouvrez la portière

Il n'y avait rien à répliquer. Paul apprêta à obéir, mais au même moment on entendit un coup de sifflet à deux portées de fusil.

—Oh! oh! bravo! s'écria le gendarme. Voilà ce diable de Blaise arrêté! C'est le signal. Jont nous étions convenus avec les camarades. Faites excuse, l'ami, je suis fâché de vous déranger. Bon voyage!

Paul remonta promptement sur son siège et fouetta vivement son cheval pour réparer le temps perdu.

Lorsqu'il traversa Bréhal, petite ville qui se trouve sur la route, la cloche de neuf heures sonnait à l'horloge de l'église. Il était donc en retard, et il dut redoubler de vitesse pour arriver à Granville en temps utile.

Enfin, au bout d'une demi heure, il se trouva sur le quai de cette dernière ville.

Mais quel ne fut pas son désespoir, le troisième *Asmodée* avait quitté le port.

Paul put distinguer au large, à la clarté de la lune qui venait de se lever, la sombre silhouette du navire.

On trouver un abri pour la marquise dont l'évasion, si elle n'était déjà connue, le serait, à coup sur, le lendemain matin

Paul se disposait à la consoler elle même, quand il vit un matelot accourir vers lui.

Vous arriver ici avec une dame pour embarquer sur l'*Asmodée*, demanda le matelot.

Oui, répondit le jeune homme ressaisit à l'espoir.

Et ce cas, venez dans le canot qui vous attend par ordre du capitaine Robertson.

Effectivement, il y avait un bas d'un des escaliers du port une voile blanche hissée à bord d'*Asmodée* pour les deux voyageurs.

Paul ouvrit précipitamment la berline.

La fugitive, toujours soigneusement enveloppée, se précipita dans les bras.

En deux secondes, ils eurent descendu l'escalier.

Quant à la voiture, Paul la vit emmener par un homme qui était venu à son appel.

—C'est le domestique du monsieur qui a reconnu en maint votre passage sur l'*Asmodée*, dit le matelot.

Le matelot parlait du baron de Vilmarque qui lui n'était pas borné à retenir le passage de deux personnes à bord de l'*Asmodée* dans des conditions ordinaires; moyennant un supplément de prix, il avait prudemment stipulé qu'en cas de nécessité, on les recevrait.

C'est cette convention que le capitaine exécutait en ce moment. Obligé de quitter le port pour profiter de la marée montante, l'*Asmodée* n'avait pas le loisir, ou il l'oubliait en attendant les passagers que son canot devait lui amener.

Paul et sa compagne s'installèrent dans la voiture. L'amarre fut détachée, et les matelots de service se mirent à ramer vigoureusement, et une demi-heure après l'embarcation atteignit l'*Asmodée*.

Paul et sa compagne, assis l'un près de l'autre, avaient gardé prudemment le silence pendant le trajet, pour ne pas se trahir devant les marins. Seulement Paul serrait avec passion la main de la fugitive qui l'abandonnait, et qui tremblait dans la sienne. Il se jurait de se vouer entièrement au bonheur de cette pauvre femme, morte pour tous et vivante pour lui seul.

Le commandant de l'*Asmodée* vint les recevoir à leur arrivée sur le pont.

—Ma vie vous appartient, Paul! murmura la fugitive à l'oreille du jeune homme avant de se séparer de lui.

Paul vit le commandant qui le conduisait à la chambre qu'elle devait occuper pendant le voyage.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

(A continuer.) J. LAURENCE.

J. BONNOT,
ENTREPRENEUR
De Pompes Funèbres,
Etablissement le plus complet, rue Royale, entre Conti et Bienville, en face du Théâtre Français. Prix et entière fixe, ainsi que tous les coupes, noyer et autres bois et draperies en plomb, blanc, bois, &c. &c.
Magasin
51.....Rue Ste-Anne.....51
1 dec—ann

MOUTARDE française — 10 caisses de 6 flacons chacun, disponibles et Bouteille en vente chez
L. E. PALESTAN, 110, rue Royale

FILTRE en pierre et Pierre de Bordeaux, 1 pied de diamètre, 1 pied de hauteur, 10 caisses de 6 bouteilles, 10 caisses de 12 bouteilles, 10 caisses de 24